

La bouquineuse

Titre original : *Čitateljka*

Copyright © 2006 by Zoran Živković

Copyright © 2009 by Éditions Xenia

pour la traduction française

ISBN : 978-2-88892-075-5

Editions Xenia

C. P. 395, 1800 Vevey, Suisse

www.editions-xenia.com

Informations, catalogue, commandes :

info@editions-xenia.com

Zoran Živković

La bouquineuse

Traduit du serbe par Svetlana Valenti
et Slobodan Despot

Xenia

Tamar, encore, évidemment

LES POMMES

Lorsqu'elle lisait, Mlle Tamara mangeait toujours des pommes. Elle appelait cela sa lecture santé. Elle ne les aimait qu'aigres, même si son estomac ne tolérait pas bien l'acidité. Elle choisissait trois fruits assez gros, toujours de la même variété vert sombre. Elle ne les pelait pas. Elle commençait par les couper en quatre, puis elle en retirait le cœur avec les pépins. Enfin elle partageait chacun des quarts en trois morceaux, afin de disposer d'une bouchée pour chacune des trente-six pages qu'elle lisait chaque jour.

Au commencement d'une page, elle prenait une bouchée et se mettait à la mordiller tout doucement. Elle veillait à ce qu'elle durât jusqu'à la dernière ligne. Elle conservait les copeaux en bouche, les broyant peu à peu, pour avaler la bouillie ainsi obtenue lorsqu'elle arrivait au bas de la page. A

mesure que sa lecture progressait, la sensation aigrette dans sa bouche s'intensifiait. La première chose qu'elle faisait en reposant son livre, c'était de se brosser les dents à fond. Mais cela, généralement, ne suffisait pas. L'acidité persistait longtemps encore, mais cela ne l'incommodait pas. Il fallait bien souffrir un peu pour conserver la santé.

La lecture santé se poursuivit ainsi jusqu'au jour où un événement vint brutalement y mettre fin. Une pensée venue on ne sait d'où obligea Mlle Tamara à avaler sa bouchée alors qu'il lui restait encore deux paragraphes avant la fin de la première page de son nouveau livre. Si elle tournait la feuille, si elle passait à la page suivante... elle mourrait.

Il n'y avait aucun motif évident pour une telle idée. La mort n'était nullement évoquée en cette première page, et du reste elle n'apparaissait guère dans le genre d'œuvres que lisait Mlle Tamara. Les circonstances de sa vie n'invitaient pas non plus aux pensées morbides. Elle venait d'entamer sa quarantaine et jouissait d'une santé exemplaire, n'ayant jamais connu de malaise plus grave qu'un rhume hivernal.

Bien que rien de semblable ne lui eût jamais auparavant effleuré l'esprit, Mlle Tamara ne songea même pas à mettre en doute le pressentiment de la mort qui la guettait si elle poursuivait sa lecture.

Cela lui semblait indiscutable et certain, bien qu'elle n'eût su expliquer pourquoi. Par chance, elle n'avait de comptes à rendre à personne.

Elle referma prestement le livre, pour éviter que la première feuille ne se tournât d'elle-même, fortuitement, et le posa sur ses genoux. Puis, se disant que cela ne suffisait pas, elle se leva du fauteuil auprès de la fenêtre où elle avait coutume de s'installer pour lire, se dirigea vers la grande étagère accrochée au mur d'en face et y déposa le fort volume relié. Elle s'éloigna alors jusqu'au milieu de son salon, contempla l'étagère de ce nouveau point de vue et constata son erreur.

Ce n'était pas non plus un endroit indiqué pour le fatal ouvrage. L'étagère ne contenait que des œuvres qu'elle avait déjà lues et qui lui avaient plu, si bien qu'elle avait décidé de les conserver afin d'y retourner de temps à autre. Ce livre-ci lui eût peut-être plu — le titre en était prometteur — mais elle ne le lirait certainement pas. Du reste, à supposer même qu'elle l'aurait voulu, comment eût-elle pu ? Elle n'eût jamais passé la deuxième page. Les défunts ne lisent guère.

Elle reprit le gros cahier entre son pouce et son index, comme elle eût soulevé un engin explosif. Elle s'écarta aussitôt de l'étagère et se mit à réfléchir. Que faire de ce livre ? Elle l'eût su s'il se fût

agi d'un ouvrage ordinaire. Lorsqu'un titre ne lui plaisait pas, elle l'emportait chez le bouquiniste et le vendait à vil prix, ou bien elle l'offrait à quelque ami aux goûts littéraires différents des siens.

Cette fois-ci, cette solution-là n'était même pas envisageable. Pouvait-elle porter un innocent sur sa conscience, surtout un ami ? D'autres personnes, peut-être, n'allaient peut-être même pas être conscientes du danger qui les menaçait. Ayant lu la première page, elles la tourneraient sans se douter de rien, et ce serait leur ultime lecture. Si elle permettait qu'une telle chose se produisît, elle ne se distinguait en rien du plus surnois des terroristes.

Elle n'avait pas le choix. Elle devait commettre l'extrême sacrilège. Elle jetterait le livre aux déchets. Cette idée la rendait malade, mais c'était le seul moyen d'éviter un malheur bien pire. Elle se dirigea vers la cuisine : elle avait déjà soulevé le couvercle de sa poubelle lorsqu'elle songea qu'elle ne pouvait s'en défaire aussi facilement.

Quelqu'un pourrait le dénicher à la décharge avant qu'il fût détruit. Il y a bien des gens qui fouillent les poubelles en quête d'objets à récupérer. Ils ne le liraient pas forcément. Les gens qui traînent dans les décharges n'y sont guère portés, du reste. Mais ils se retrouveraient en situation de danger mortel rien qu'en le feuilletant.

Elle abaissa le couvercle. Le livre devait être détruit avant même de finir au panier. C'était la seule manière de le désamorcer. C'était encore plus révoltant, mais que faire d'autre ? C'est alors qu'elle vit paraître un nouvel obstacle. Comment faire la chose ? Elle ne pourrait regarder le livre pendant qu'elle en déchirerait les feuilles. Autant poursuivre la lecture après la première page. Elle devrait le déchirer à l'aveugle.

Elle retira de sa garde-robe une longue écharpe de laine et retourna à la cuisine. Elle s'assit à sa table, posa le livre devant elle et se banda fermement les yeux. Elle fit un double nœud sur sa nuque, pour le cas où. Elle passa la main devant son visage pour bien s'assurer qu'elle ne voyait rien.

Sa besogne ne lui causa qu'un bref malaise, qui fut rapidement dissipé par la conscience de la nécessité de ce travail. Elle déchirait le volume patiemment, feuille à feuille. La tâche s'avérait moins difficile qu'elle ne l'avait crue. Elle inspectait à tâtons le tas de papier froissé, satisfaite de le sentir croître.

Elle n'ôta le bandeau de ses yeux que lorsqu'elle n'eut plus rien entre ses mains que la couverture. Elle trouva un assez grand sac en plastique, le remplit de déchirures de papier, y ajouta la couverture, et jeta le tout dans le panier à déchets. Et voilà. Ce terrible ouvrage ne ferait plus de mal à personne.

C'était une chance qu'il se fût retrouvé d'abord chez elle.

Lorsqu'elle retourna dans son salon, son regard tomba immédiatement sur le guéridon auprès du fauteuil, sous la fenêtre. Il y avait encore l'assiette avec trente-cinq tranches de pommes. Elle ne pouvait les manger comme ça, sans lire. Mais ce problème pouvait aisément être résolu. Elle prendrait un livre déjà lu et s'y replongerait. C'était bien pour cela qu'elle les serrait dans sa bibliothèque, non ?

Elle alla au salon et se mit à retirer les volumes de l'étagère. Il s'avéra qu'elle n'avait même pas besoin d'ouvrir les livres. Sitôt que l'un d'entre eux se retrouvait entre ses mains, elle était submergée du sentiment très net qu'elle tenait un exemplaire contaminé. Qu'elle en entrouvrît seulement la couverture, et elle était perdue.

Ses craintes les plus noires se réalisaient. L'épidémie était générale. Il ne restait littéralement plus un seul volume sain. Elle les déposait par terre, l'un après l'autre, regardant avec désespoir son étagère se vider, inexorablement. C'eût peut-être été un peu moins pénible s'il se fût agi d'ouvrages non encore lus, mais de tendres souvenirs la liaient à chacun d'entre eux. C'était comme si elle perdait de proches parents.

Sans ôter ses gants, elle transporta des brassées de volumes à la cuisine. Lorsqu'elle eût terminé, la table était recouverte de cheminées de livres. Il n'était pas certain que les pieds eussent tenu si la bibliothèque avait été un peu plus fournie. Puis elle se rassit, remit son bandeau et se remit à son labeur de destruction. Elle empilait les feuilles déchirées à même le sol, au pied de sa chaise.

Au début, elle fut taraudée par une tristesse que la conscience de l'inévitable ne parvenait plus à étouffer. Mais la monotonie de la besogne eut tôt fait de la plonger dans la torpeur, éteignant tous ses sentiments. Elle travaillait mécaniquement, à l'instar d'une machine, sans autre souci que de ne laisser passer aucune feuille. Elle devenait plus habile à mesure que le temps passait, si bien qu'au bout du compte sa cécité ne la dérangeait plus.

Sept heures et onze minutes après qu'elle avait entamé ce travail, ses doigts ne trouvèrent plus aucun livre devant elle. Elle ôta son écharpe et fit du regard le tour de l'appartement. Les morceaux de papier déchiré lui arrivaient aux genoux, tandis que sur la table s'étalait une montagne de couvertures semblables aux carapaces d'animaux éteints de longue date.

Elle tira de son buffet une liasse de grands sacs à détritit et s'attela à les remplir. Elle n'allait pas les

porter immédiatement au container de la rue, car il était déjà trop tard. Si quelqu'un la rencontrait par hasard, cela créerait la suspicion. Le mieux, en fait, serait de ne pas emporter tous ces sacs d'un seul coup, mais à raison d'un par jour. De la sorte, les éboueurs eux-mêmes n'y trouveraient rien de suspect.

Une fois le dernier sac rempli, elle se dirigea de nouveau vers la salle de bain, ôta ses gants de caoutchouc et frotta longuement ses mains savonnées sous l'eau chaude, tel un chirurgien se préparant pour l'opération. Sait-on jamais ? On ne plaisante pas avec ces choses-là.

Elle ne perçut sa fatigue qu'en retournant au salon. Le spectacle de l'étagère transformée en un vide béant et fantomatique ne fit qu'y ajouter. Elle s'effondra plus qu'elle ne s'assit dans le fauteuil auprès de la fenêtre, désormais sombre. Il lui fallait un rafraîchissement.

Les pommes coupées dans son assiette avaient déjà jauni à force d'attendre, mais cela ne la dérangeait pas. La seule incongruité, c'était qu'elle les mangeait, cette fois-ci, sans avoir un livre dans sa main. Mais que faire ? Ceci n'était pas une lecture santé, mais c'était certainement très sain. Or qu'y a-t-il de plus précieux que la santé ?

LES CITRONS

L'annonce était discrète, en pied de page : « Si vous savez bien lire, avons travail pour vous. » Elle n'était accompagnée que d'un numéro de téléphone. Le regard de Mlle Tamara avait été attiré par une minuscule vignette, au fond de l'annonce, figurant un livre ouvert. Sans cela, elle ne l'eût pas aperçue.

Elle ne doutait pas de satisfaire à la condition posée. Elle lisait bien. Elle le faisait souvent, toute seule, s'écoutant avec délectation. Lorsqu'un passage lui plaisait particulièrement, elle se le lisait tout haut. Ainsi, il lui semblait encore meilleur. De temps en temps, elle était tentée de ne plus lire dans son for intérieur, mais à haute voix. Un livre entier. On ne lit pas les partitions, non plus : on écoute la musique. Il aurait fallu transformer les lettres mortes, sur le papier, en

sonorités vivantes. Mais cela eût probablement été trop pénible.

Néanmoins, elle n'avait jamais rien lu en public. Si on lui en avait demandé la raison, elle eût sans doute prétendu n'en avoir jamais eu l'occasion. Et comment pouvait-elle l'avoir eue, n'ayant jamais répondu à une annonce de ce genre? Bon : cette fois-ci, elle donnerait suite. Elle n'avait pas le droit de priver le monde de sa belle voix.

Mais elle ne composa pas tout de suite le numéro indiqué. Quelque chose lui avait paru suspect. S'il s'agissait d'un concours pour des speakers de radio ou de télévision, pourquoi ne le mentionnait-on pas? Pourquoi tant de sobriété, de laconisme? Et si l'on ne cherchait pas un speaker, qu'est-ce que cela pouvait être d'autre? Qui avait encore besoin de bons lecteurs?

Elle commença par appeler le service des annonces et apprit que ce numéro appartenait à une étude d'avocats réputée. Elle-même en avait entendu parler, bien qu'elle n'eût aucun rapport avec les gens de loi. Cela lui ôta la crainte qu'il pût s'agir de quelque affaire trouble ou dangereuse. Une telle entreprise ne se fût certainement pas lancée dans des affaires susceptibles de ternir son renom.

Le contact s'avéra difficile à établir. Le numéro sonnait sans cesse occupé. Sans doute devait-on

l'appeler continuellement. Bien que peu voyante, l'annonce avait manifestement bien été remarquée. Le signal « ligne occupée » qui retentissait dans son écouteur lui portait sur les nerfs, mais ce qui l'irritait bien davantage, c'était l'immodestie et la prétention des gens. Ces impétrants se croyaient-ils vraiment tous bons lecteurs ? Comme s'il s'agissait d'une faculté commune et ordinaire, et non d'un talent rare.

Lorsqu'elle parvint enfin à obtenir la ligne, une voix féminine l'informa d'un ton officiel que son audition était prévue pour le lendemain déjà. Elle lui indiqua l'heure et le lieu, mais ne put lui fournir d'autres détails. Elle recevrait toutes les informations nécessaires si elle était reçue.

Elle décida d'abord de ne pas se rendre à cette audition. L'étude était certes réputée, mais c'étaient tout de même des avocats, des gens à qui l'on ne fait appel que dans des situations litigieuses. Le mieux est de n'avoir rien à faire avec eux.

Mais, le lendemain, sa curiosité l'emporta sur sa prudence. Du reste, que pouvait-il lui arriver ? L'audition devait avoir lieu dès onze heures, à une adresse du centre ville. Au premier soupçon d'inconvenance, elle s'en irait, tout simplement. Nul ne pouvait la contraindre à rester contre sa volonté.

La foule qui l'accueillit dans les vastes bureaux de l'étude n'était guère à son goût, évidemment, mais elle tint bon. Un rapide coup d'œil sur les candidats assemblés l'avait persuadée de rester. Par orgueil. Elle leur montrerait à tous ce que c'était qu'une belle lecture.

Lorsque son tour arriva, une secrétaire prit ses coordonnées, puis on l'introduisit dans une pièce meublée avec opulence. Tout n'y était que cuir et acajou. Elle y fut accueillie par un homme grand et roide en costume noir, avec une fine moustache et de petites lunettes à monture ronde, qui lui indiqua un profond fauteuil brun faisant face au bureau. Celui-ci était occupé par une femme d'âge moyen vêtue d'un tailleur gris dont la monotonie n'était adoucie que par une grosse broche et une écharpe blanche.

L'homme prit une feuille de papier sur le bureau et la lui tendit.

« Je vous prie de bien vouloir lire ceci. »

Elle songea à demander si elle pouvait d'abord prendre connaissance du texte à part soi, mais on lui eût sans doute répondu qu'elle avait cette possibilité. Elle toussota, puis se mit à lire, lentement. Il s'agissait d'un morceau de prose d'une demi-page. Sans difficultés apparentes. Elle n'hésita pas une seule fois.

Lorsqu'elle eut fini, elle releva son regard en direction de l'homme, puis scruta également la femme. Elle ne savait à quoi s'attendre, mais il lui semblait avoir mérité au moins un sourire, sinon un compliment. Mais leurs visages demeurèrent impassibles. L'homme reprit la feuille et la reposa sur le bureau.

« Nous vous remercions », dit-il d'un ton formel. « Nous vous tiendrons informée de notre décision. »

Elle ressortit déçue. Tout ceci était humiliant. Pourquoi avait-elle permis que son habileté, son art de la lecture fût évalué par des avocats ? Ces gens-là n'y entendaient rien. Comment avaient-ils pu demeurer aussi indifférents ? Sans doute leurs critères en matière de bonne lecture seraient-ils satisfaits par l'un ou l'autre des autres candidats, dont les visages mêmes trahissaient des défauts de prononciation.

Elle retourna à la maison, furieuse contre elle-même et décidée à oublier au plus vite ce fâcheux épisode. Elle continuerait de lire pour elle toute seule. Les autres n'en étaient pas dignes.

Le soir même, on l'appela au téléphone pour lui dire qu'elle était admise. On lui fournit une nouvelle adresse où elle devait se rendre le lendemain à cinq heures de l'après-midi. Elle y recevrait toutes les instructions nécessaires.

De nouveau, elle commença par décider de n'y point aller. Il fallait les punir du mauvais accueil qu'on lui avait réservé. Qu'ils se contentent d'un de ces bègues. C'était leur juste part. Ils ne méritaient pas son talent.

Elle arriva au lieu convenu avec une dizaine de minutes d'avance. Le portier, à l'entrée, l'accompagna jusqu'à l'ascenseur et lui indiqua le dernier étage. En montant, elle s'étonna de n'avoir pas aperçu dans le hall d'entrée les plaques d'entreprises. Comme s'il s'agissait d'un immeuble d'habitation, et non d'affaires.

L'ascenseur débouchait directement dans une grande chambre. La paroi d'en face était entièrement faite d'une baie vitrée offrant un vaste panorama de la ville. La pièce était pratiquement vide. Au milieu se trouvait une chaise tournante avec un gros pied arrimé au sol. Derrière la chaise, une lampe s'élevait sur une mince tige arquée à son sommet. Bien que le jour n'eût pas encore commencé son déclin, la lampe était allumée. Elle jetait un puissant faisceau de lumière sur la chaise et le guéridon qui la flanquait, et sur lequel se trouvaient quelques feuillets de papier ainsi qu'un grand verre rempli d'une boisson grise.

De la grande baie se détacha un homme plutôt jeune, vêtu d'un costume clair sans cravate, qui vint

à sa rencontre. Un sourire s'étirait sur son beau visage. Il saisit sa droite entre ses deux mains et la serra cordialement.

« Soyez la bienvenue ! Venez. » Il indiqua la chaise.

Elle le dévisagea un instant, d'un air inquisiteur, avant de se diriger vers le milieu de la pièce.

« Êtes-vous confortablement installée ? » lui demanda-t-il, sans cesser de sourire, lorsqu'elle se fut assise.

« Oui », confirma-t-elle après une nouvelle et brève hésitation.

« Parfait ! » répondit le jeune homme avant de plonger sa main dans la poche intérieure de son veston. Il en retira un document qu'il lui tendit.

« C'est votre contrat. Je vous prie de le lire attentivement. »

D'un geste prévenant, il s'écarta de deux pas afin de ne pas se tenir au-dessus de sa tête pendant qu'elle lirait.

Le contrat éclaira certaines de ses interrogations, mais pas toutes. Il stipulait qu'elle devait se rendre en ce lieu chaque jour de la semaine à la même heure. Elle y passerait une demi-heure environ à lire un texte préparé d'avance. On comptait qu'elle le fît de manière distincte et fluide. A la fin de sa lecture, elle devait boire un verre de limonade. La

rémunération de cette tâche dépassait de loin toutes ses espérances.

Il n'y avait cependant pas un mot sur le but de cette lecture. Il n'était question ni d'émissions ni d'enregistrements. Du reste, on ne voyait aucun microphone dans la pièce, à moins qu'il fût dissimulé dans la lampe. S'il n'y avait pas de micro, pourquoi, ou plutôt pour qui, devait-elle faire la lecture? Elle leva un regard éberlué vers le jeune homme.

Comme s'il avait anticipé sa question, il hocha la tête en signe de dénégation.

« Je crains de ne guère pouvoir vous en dire plus que ce qu'il y a d'écrit là-dedans. A vous de décider si les conditions vous paraissent acceptables. »

Il porta une fois de plus la main vers sa poche intérieure et en tira un stylo-plume. Il en ôta le capuchon, le vissa à l'autre bout du stylo et le lui tendit.

Cette certitude de son acceptation la froissa. L'assurance masculine l'irritait toujours. Mais elle ne devait pas se soucier de ces choses. Elle devait agir en professionnelle. C'était la première fois qu'on reconnaissait son don de lecture à sa juste valeur. Allait-elle se priver d'un travail rémunéré pour des vétilles? Elle eût écarté des obstacles bien plus importants. A bien y réfléchir, en quoi le destinataire de sa lecture la concernait-il? N'était-ce pas indiffé-

rent ? Les speakers de la radio et de la télévision ne savent pas, eux non plus, à qui ils s'adressent.

Elle saisit le stylo-plume et signa les deux exemplaires du contrat.

« Parfait ! » fit le jeune homme. Il remit dans sa poche un exemplaire ainsi que le stylo-plume. « Et maintenant, au travail. Je vous en prie. »

Il lui désigna les feuillets sur le guéridon.

Pendant qu'elle serrait le contrat dans son sac et prenait le texte, il était retourné vers la baie. Il contemplait quelque chose au loin, tournant le dos à la pièce. Avant d'entamer sa lecture, elle le cingla d'un coup d'œil furieux à cause de cette goujaterie, mais ne dit rien.

On lui avait de nouveau réservé un extrait tiré d'un morceau de prose. L'action se passait dans un pavillon d'été entouré d'une grande plantation de citronniers. Il faisait très chaud, tout le monde transpirait énormément et se plaignait de la touffeur. Le personnage principal était un garçon de neuf ans.

Celui-ci s'employait à tromper l'ennui d'un long été sans compagnons de son âge en tournant autour du palefrenier, à l'écurie, et en abusant de sa patience par d'incessantes questions, ou en errant parmi les citronniers, contemplant avec émerveillement la vie qui y grouillait : fourmis, papillons, vers de terre, grillons,

sauterelles et autres insectes qu'il ne connaissait pas. Une fois, il apercevait même un serpent.

La sérénité de ces jours sans soucis n'était troublée que par l'intuition qu'il se passait quelque chose d'inhabituel chez les adultes, sans qu'il pût dire quoi. Çà et là, des bribes amorties de conversations courroucées parvenaient à ses oreilles. Sa mère était devenue ostensiblement réticente à son père ; celui-ci manifestait une amabilité excessive à l'égard d'une amie à elle qui était récemment arrivée en visite ; à cause du jeune homme que cette amie avait amené, et qu'elle présentait comme un lointain cousin, les deux sœurs aînées du garçon s'étaient sérieusement brouillées.

La moiteur annonçait l'orage. Le ciel était encore clair, mais des nuages sombres s'accumulaient à l'horizon, vers le sud. Les choses pouvaient se gâter dès le début de l'après-midi. Le garçon avait peur du tonnerre, et puis, après l'averse, il trouvait toujours une véritable hécatombe parmi les minuscules créatures de l'herbe. Et maintenant, voilà-t-il pas qu'on risquait d'avoir deux intempéries à la fois : l'une dehors, et l'autre dedans.

Toutefois, Mlle Tamara n'arriva pas jusqu'à ce double orage. Le morceau s'arrêtait au moment où le garçon se réfugiait dans la maison, poursuivi par les premières grosses gouttes de pluie. Frus-

trée par cette interruption, elle éleva de nouveau un regard plein de reproches vers le dos près de la baie.

Celui-ci se retourna après qu'elle eut fini et se dirigea de nouveau vers elle.

« Parfait ! » Le sourire semblait ne jamais devoir quitter son visage. « Vous avez magnifiquement lu. » Il observa une brève pause, puis il ajouta : « Je vous prie à présent de bien vouloir prendre votre limonade. »

Elle eût voulu s'y opposer, bien qu'elle se fût engagée à le faire, mais il s'était racheté par le compliment qu'il venait de lui adresser. Elle leva le verre, se demandant si son contrat l'obligeait à tout boire. Elle n'aimait pas ce genre de boissons, car l'acidité l'incommodait. Mais la limonade était excellente. Elle l'éclusa d'un trait.

Pendant qu'elle déposait le verre sur le guéridon et se levait, l'homme avait tiré de la poche extérieure de sa veste un chèque qu'il lui tendit.

« Nous nous revoyons demain à la même heure. »

Sans attendre sa réponse, il regagna la baie, lui tournant encore le dos. Elle demeura quelques instants auprès de la chaise, le chèque à la main, se sentant humiliée. Comme si on l'avait payée pour un autre genre de prestations.

Durant la descente en ascenseur, elle eut toutes les peines du monde à réprimer la colère qui montait en elle. N'eût été le contrat très avantageux qu'elle avait signé, elle ne fût jamais retournée en ces lieux. Pourquoi les hommes bien faits se croient-ils tout permis ? Surtout quand ils sont riches. Et excentriques.

C'est bien de cela qu'il était question ici, et non de radio ou de télévision. Ce jeune toqué avait manifestement les moyens de ses bizarres caprices. Qu'est-ce qui pouvait bien le pousser à payer quelqu'un si grassement pour lui lire cette histoire ? La clef de l'énigme se trouvait-elle dans l'histoire même ? Peut-être y verrait-elle plus clair le lendemain, en découvrant la suite.

Mais il n'y eut pas de suite. Le lendemain, à l'exception de la toilette de Mlle Tamara, tout était à l'identique dans la chambre du dernier étage : l'homme posté au bord de la baie, le verre plein sur le guéridon, le texte déjà lu la veille. Lorsqu'elle comprit, au bout de la première phrase, qu'il s'agissait du même extrait, elle pointa un regard interrogateur sur le dos de l'homme, mais celui-ci continua de regarder au loin.

Tout en lisant de manière mécanique, puisqu'elle ne se souciait plus de suivre le sens du texte, elle méditait la réponse de la bergère au berger. L'extrait

lui paraissait indubitablement provenir d'un roman, et très bien écrit. Le style même lui paraissait vaguement familier. Mais pourquoi ne lui permettait-on pas de lire dans un livre plutôt que de lui fournir des feuillets ? Probablement parce qu'on ne voulait pas la laisser deviner de quelle œuvre il s'agissait. Elle pourrait le découvrir en emportant les feuillets, mais elle savait qu'on ne le lui permettrait pas.

Puis elle comprit, dans un éclair, qu'elle pouvait tout de même emporter quelque chose sans qu'on le remarquât. Même en la fouillant, on ne pouvait savoir ce qu'elle avait dans la tête. Elle mémoriserait un morceau. Il lui suffirait d'un passage même court, mais bien typé.

Dès l'ascenseur, elle saisit dans son bloc-notes la phrase qu'elle avait retenue, afin qu'elle ne s'évaporât. Elle contenait une métaphore qu'elle était pratiquement certaine de n'avoir encore jamais rencontrée. Elle courut à la bibliothèque, qui abritait un immense fonds d'ouvrages au format électronique.

Sa recherche dura une dizaine de minutes, mais sans résultat. Elle se dit qu'elle avait dû commettre une erreur quelque part. Elle tenta de modifier quelque peu la phrase, puis de ne rechercher que les termes de la métaphore, mais le résultat était invariable : le fond numérisé de la bibliothèque ne contenait pas de livre susceptible de contenir ce passage.

Elle retourna chez elle déçue. En disposant de l'extrait in extenso, elle aurait pu retrouver sans peine la trace du livre mystérieux. Même si l'œuvre n'existait pas en version électronique, elle aurait pu recourir aux lumières d'un chercheur en littérature qui reconnaîtrait peut-être l'épisode de la plantation de citronniers. Mais comment s'emparer du texte ?

Elle songea d'abord à le mémoriser-transcrire phrase par phrase. Mais cela, en plus d'être incertain, risquait de prendre trop de temps. Elle n'avait pas la patience d'attendre. Puis elle s'aperçut qu'il existait une solution plus simple. Celle-ci réclamait de l'audace, mais la morgue de son auditeur lui en inspirait. Voici l'occasion de se venger de lui. Elle passa sa soirée à se souvenir d'un art qu'elle avait maîtrisé en son temps. Elle n'eût jamais pensé qu'il pût lui être utile un jour, et pour une entreprise de ce genre.

Le lendemain, sitôt qu'il lui eut tourné le dos en reprenant sa place habituelle auprès de la baie, elle tira de son sac un papier et un crayon. Le menu surcroît de froissements n'attira pas l'attention de l'homme. Elle posa la feuille sur ses genoux, la masquant avec celles qu'elle lisait. Il pourrait voir sa manœuvre s'il se retournait, mais elle ne l'imaginait guère modifier son comportement des deux jours précédents.

Elle lut plus lentement que d'ordinaire afin de pouvoir bien saisir en sténo ce qu'elle se dictait à elle-même, mais aussi afin de ne pas laisser poindre l'émotion inévitable dans sa voix. Elle n'était vraiment pas aguerrie à ce genre d'opérations clandestines. Elle était sans cesse tourmentée par la crainte qu'il l'entendît écrire, bien qu'elle eût choisi un crayon bien particulier, qui courait pratiquement sans aucun bruit sur le papier.

Ce qui lui avait donné le plus de fil à retordre pendant qu'elle préparait son coup, la veille, c'était la fin de l'opération. Elle n'avait pas le temps de remettre le papier dans son sac, car l'homme se retournerait aussitôt qu'elle aurait lu la dernière phrase. Elle finit par entrevoir une solution simple. Elle ne noterait pas tout le texte. Ce n'était, du reste, même pas nécessaire. Elle s'arrêterait à l'avant-dernier paragraphe. Et pendant qu'elle lirait le dernier, elle cacherait sa sténographie.

A mesure que cet instant s'approchait, elle devenait de plus en plus nerveuse. Elle serrait le crayon si fort que son pouce en son index finirent par s'engourdir tout à fait. Pendant qu'elle le remettait dans son sac avec la feuille de papier, elle était convaincue qu'il devait l'entendre. Sa voix eut un tremblement marqué vers le milieu du paragraphe.

Mais le jeune homme ne se retourna que lorsqu'elle eut fini. Elle lâcha un bruyant soupir de soulagement en remettant ses feuillets sur le guéridon. Sans attendre son invitation, elle s'empara du verre et but sa limonade à grosses gorgées. En lui tendant son chèque, il loua encore sa lecture, ajoutant que cette fois-ci avait été particulièrement chargée de sentiment. Elle afficha un sourire forcé et inclina la tête en signe de reconnaissance. Elle s'en alla plus hâtivement qu'elle ne l'eût souhaité.

Elle sentit la fierté l'envahir en retapant sa sténo. Elle s'était montrée non seulement audacieuse, mais encore habile. Elle n'eut de peine à se relire qu'en de rares endroits. Comme elle avait écrit à l'aveugle, un tel résultat tenait de l'exploit. Son excellente mémoire l'aida à résoudre les ratures.

Le lendemain, elle appela son amie Sara, qui travaillait à l'Institut de littérature. Elles se retrouvèrent dans un café pour la pause de midi. Sara, une noirette plutôt petite et dodue, la trentaine finissante et les cheveux coupés court, lut le tapuscrit et lui jeta un regard inquisiteur :

« D'où tiens-tu ceci ? »

— Je ne peux pas te le dire. Pour l'instant. Pourrais-tu en repérer l'origine ?

— Non, mais je crois savoir qui devrait en être l'auteur.